

“L'école est trop laxiste”

Philippe Meirieu

Entretien Bosco d'Otreppe

Bio express

► **Enseignant.** Philippe Meirieu est né le 29 novembre 1949 à Alès dans le Gard. Philosophe de formation, il devient professeur de français et de philosophie avant d'enseigner les sciences de l'éducation dans le milieu universitaire.

► **Sa pensée.** Très vite surnommé le “pape” des pédagogues dans une partie du siècle qui voit s'émanciper les sciences humaines, Philippe Meirieu défend l'idée que l'école ne peut se contenter de transmettre un savoir. Elle a également pour mission d'éduquer l'élève pour qu'il puisse s'émanciper, gagner en autonomie et devenir un “citoyen”. Pour ce faire, il privilégie des classes hétérogènes et promeut la pédagogie différenciée en s'inspirant notamment des écrits du pédagogue Célestin Freinet.

► **Son héritage.** Personnage influent davantage qu'homme de pouvoir, Philippe Meirieu continue d'inspirer la pensée pédagogique. Son regard divise cependant. À droite surtout, il est accusé d'avoir chargé l'école de trop nombreuses missions éducatives et, en plaçant l'élève au centre de l'apprentissage et en faisant le principal acteur de cet apprentissage, d'avoir empêché l'enseignant de transmettre correctement les savoirs fondamentaux.

Son actualité

Appren-tissage : Philippe Meirieu, en tant que Conseiller pédagogique et éditorial, participe au lancement de la nouvelle revue “Appren-tissages”.

Conférences : Toujours très écouté, le philosophe court d'une conférence à l'autre. Il est annoncé à Charleroi le 16 octobre (voir ci-dessous).

Politique : Très suivi mais aussi très critiqué, le nom de Philippe Meirieu rejaille souvent dans les médias de l'Hexagone, notamment depuis l'avènement du ministre de l'Éducation français, Jean-Michel Blanquer, qui a replacé l'enseignement dans un cadre plus traditionnel et avancé ce nombreux débats sur ses finalités.

Comment définir ce que sont les finalités de l'école ?

La question des missions est capitale, car nous vivons aujourd'hui dans une société qui a perdu une partie de ses consensus sociétaux. L'éducation dès lors, qui était l'objet d'un assez large accord entre la famille, l'école et les grandes institutions, est aujourd'hui traversée par des finalités contradictoires. Il convient donc de les réinterroger à la lumière de deux questions : celle du primat de l'humain sur l'économique, et celle du “faire ensemble”. Ce sur quoi l'école doit donc travailler, c'est sur la question du lien social, de la construction du bien commun et d'une société plus solidaire. En ce sens, l'éducation n'est pas simplement une affaire d'apprentissage des savoirs académiques, elle a aussi dans ses missions celle de la transmission d'un rapport au savoir, de valeurs et d'un projet de société. Si on ne se pose pas cette question, le risque est que nous privilégions, comme c'est d'ailleurs trop souvent le cas aujourd'hui, une vision managériale de l'éducation. L'école devient alors une machine chargée de produire un élève correspondant aux exigences des évaluations internationales Pisa.

Cela impose-t-il qu'il y ait en amont un accord sur ce

que doit être l'école ?

Il doit y avoir un consensus sur ce que doivent être la construction de l'enfant et le développement de la pensée. Nous sommes aujourd'hui dans une société de l'immédiateté et du “tout, tout de suite” qui érige le caprice en moteur de l'économie et même, parfois, de la société. Face à cela, tous les acteurs éducatifs dans la famille, dans l'école, dans le tissu social, doivent accepter l'idée qu'il n'y a éducation que si on donne à l'enfant la possibilité de prendre le temps, de réfléchir et d'élaborer de la pensée. La réponse de l'éducateur face à un enfant qui exige quelque chose, ce n'est ni “Oui tu auras ce que tu veux”, car cela fait un capricieux, ni “Je m'y oppose absolument”, car cela fait un dissimulateur qui va aller en cachette réaliser ce qu'on lui interdit. La réponse de l'éducateur doit être “Non, pas tout de suite”, ou “Oui, mais réfléchissons-y”. Une éducation a donc pour finalité de faire grandir un sujet capable de prendre le temps d'échanger, d'admirer et de penser par lui-même pour participer, au sein de la collectivité, à la construction du bien commun.

Mais concrètement, comment réaliser cela en classe ?

Ne faudrait-il pas alléger les programmes ?

Nous ne devons pas enlever des programmes un certain nombre de choses. Nous devons les formuler autour d'objectifs fondamentaux, et laisser un peu plus de temps et d'autonomie aux enseignants pour atteindre ces objectifs. Il faut également sortir de la course à la rapidité. Quand j'évoque une école de la décélération, je pense à une école où lorsqu'on pose une question, on prend 3 à 4 minutes de silence pour que chaque élève puisse construire sa réponse.

Est-ce vraiment faisable ?

Il faut perdre du temps pour en gagner, dit Rousseau. Tout le temps que l'on prend pour laisser à l'enfant la possibilité de réfléchir est un temps gagné en matière de construction de l'intelligence, et de capacités données à cet enfant pour qu'il puisse apprendre par lui-même. Il est donc essentiel, dans le quotidien de l'école, d'offrir des moments de pause pour réfléchir, contempler, admirer, susciter le mystère et mettre le jeune en recherche. Il est indispensable aussi de prendre le temps d'organiser des échanges au cours desquels l'élève puisse s'exprimer, aller au bout de sa pensée et entrer en relation avec l'autre. On sait

d'ailleurs que, dans le développement des jeunes, les relations qu'ils entretiennent entre pairs sont parfois plus déterminantes que les relations qu'ils entretiennent avec les adultes.

Mais ne fait-on pas déjà cela depuis vingt ans, à travers l'approche par compétences d'ailleurs très critiquée ?

Si les compétences intègrent la capacité à penser et à imaginer, si elles prennent en compte l'enrichissement du sujet par la culture personnelle, alors elles ne posent pas de difficultés. Il y a par contre un problème si on imagine qu'une somme de savoir-faire peut constituer une culture, ou offre l'accès à un métier. La culture, c'est toujours plus que la somme des compétences acquises, et un métier c'est toujours plus que la somme des compétences nécessaires pour l'exercer. C'est un projet qui se développe dans la temporalité, qui ressaisit ces compétences et qui donne du sens à ce que l'on apprend. Donc oui, on peut garder les référentiels qui définissent les compétences à acquérir en classe, mais comme étant des tableaux de bord. Et un tableau de bord ne remplace pas le moteur. Il permet simplement de savoir ce qui a été acquis. Le moteur par contre, c'est la mobilisation de l'élève, son projet, la manière dont il va avoir le sentiment de se dépasser en ap-

prenant et en réalisant quelque chose qui sera pour lui une forme de chef-d'œuvre. Ce que je trouve dommage, ce n'est pas qu'on utilise les compétences, c'est que l'on confonde le tableau de bord et le moteur.

Vous parlez de "dépassement", c'est un mot que l'on n'utilise plus très souvent pour évoquer l'enseignement au vu de ses piètres résultats...

L'école est en effet trop souvent laxiste. Régulièrement, quand un enfant rend un mauvais devoir, on lui met une note médiocre et on en reste là. Si on veut que l'école soit une école de l'apprentissage, on doit apporter des conseils à l'élève pour qu'il puisse s'améliorer et réaliser le même devoir jusqu'au jour où il sera complètement abouti, et où il aura le sentiment d'avoir accompli quelque chose qu'il ne pouvait pas réaliser auparavant, et dont il pourra être fier. Trop souvent on confond la notation avec l'exigence. Ce n'est pas parce que l'on donne une note sous la moyenne que l'on est exigeant. On est exigeant quand on demande à un élève de ne pas s'en tenir à un mauvais résultat.

Dans ce cadre, comment définissez-vous le rôle de l'enseignant ?

L'enseignant a pour mission de transmettre, mais pas seulement des savoirs. L'enseignant transmet aussi un rapport au savoir, et ce rapport au savoir est l'exigence de précision, de justesse et de vérité. Quand j'enseigne la mécanique ou l'histoire, je n'enseigne pas simplement des disciplines, j'enseigne quelque chose qui passe par ces disciplines, mais qui les transcende et qui est le souci d'être toujours plus précis, plus juste et plus vrai. Si je transmets cela à l'élève, alors je réalise un travail formidable qui consiste non pas simplement à lui donner de quoi réussir ponctuellement un contrôle, mais qui lui permet d'entrer dans une dynamique de progrès et d'exigence à l'égard de lui-même. Albert Jacquard rappelait que ce qui devrait guider tout enseignant, c'est le souci d'aider chaque élève non pas à être meilleur que les autres, mais à être meilleur que lui-même. Un enseignant doit faire le pari que tout élève peut progresser et qu'il est là pour l'accompagner dans cette progression. C'est une fonction essentielle dans une société ébranlée et menacée par des communautarismes parfois régressifs et identitaires. Face à cela, transmettre l'exigence de précision, de justesse et de vérité, c'est transmettre ce qui peut permettre aux hommes de se retrouver au-delà de leurs croyances.

QUELQUES EXTRAITS

"L'éducation doit se centrer sur la relation du sujet au monde des hommes qui l'accueille. Sa fonction est de lui permettre de se construire lui-même en tant que 'sujet dans le monde', héritier d'une histoire dont il perçoit les enjeux, capable de comprendre le présent et d'inventer l'avenir."

Dans son livre "Frankenstein pédagogie"

"Nous vivons, pour la première fois, dans une société où l'immense majorité des enfants qui viennent au monde sont des enfants désirés. [...] En venant combler notre désir, l'enfant a changé de statut et est devenu notre maître : nous ne pouvons rien lui refuser, au risque de devenir de 'mauvais parents'."

Dans "Le Monde" le 2 septembre 2011

"Les œuvres de culture [...] servent de point d'appui à un sujet pour, en s'appropriant ce qui vient d'ailleurs, exister lui-même. Je crois que, avec les publics considérés comme difficiles, on est souvent trop peu exigeant intellectuellement."

Conférence donnée à Roubaix en 2008 sur "Le pari de l'éducabilité"

LA REVUE

APPRENTISSAGES

Une revue inédite pour penser l'enseignement sur le temps long

A côté d'autres grandes signatures (Boris Cyrulnik, Serge Tisseron...), Philippe Meirieu collaborera à la revue "Appren-tissages". Mieux encore, il sera Conseiller pédagogique et éditorial de ce qui se présente comme une initiative inédite dans le monde de l'enseignement francophone. L'objectif de la publication, explique en substance son rédacteur en chef Gaël Bournonville, est de réaliser un travail journalistique de qualité prenant le temps, tous les six mois et sur 160 pages, de penser aux enjeux de l'éducation. "Une des principales qualités de la revue,

ajoute Philippe Meirieu, est qu'elle fera en sorte de sortir les questions de l'école et de l'éducation des débats cacophoniques et des slogans rapides et médiatiques dans lesquels elles sont enfermées aujourd'hui. Elle aura aussi pour grand atout d'éclairer ce qui se dit, se fait et se vit à travers le monde, alors que les débats en matière d'éducation se bornent souvent à des considérations ou des vues nationales." L'ambition de la revue, est aussi de proposer pour le prix de 23 euros un produit esthétique et de qualité. Le numéro 0, très prometteur, est disponible gratuitement sur le site "revue-apprentissage.com". Le premier numéro sera

disponible en librairies dès le 23 novembre prochain. "Avec ce projet, conclut Gaël Bournonville, nous souhaitons décloisonner les personnes, les contenus et les pratiques, susciter les collaborations entre les acteurs de l'éducation, et proposer et proposer un véritable outil de découverte, de réflexion et de formation tout au long de la vie."

--> Invité par le CEDD, le Collectif des écoles en développement durable, Philippe Meirieu donnera également une conférence le lundi 16 octobre à 20 heures au Ceme, rue des Français 147 à Charleroi. Rens.: cedd.be